INGRID ASTIER

ANGLE MORT

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

INGRID ASTIER

Angle mort

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Pour mon frère, Jean-Christophe
Pour Bruno
Et pour Philippe, en récidive

Extrait de la publication

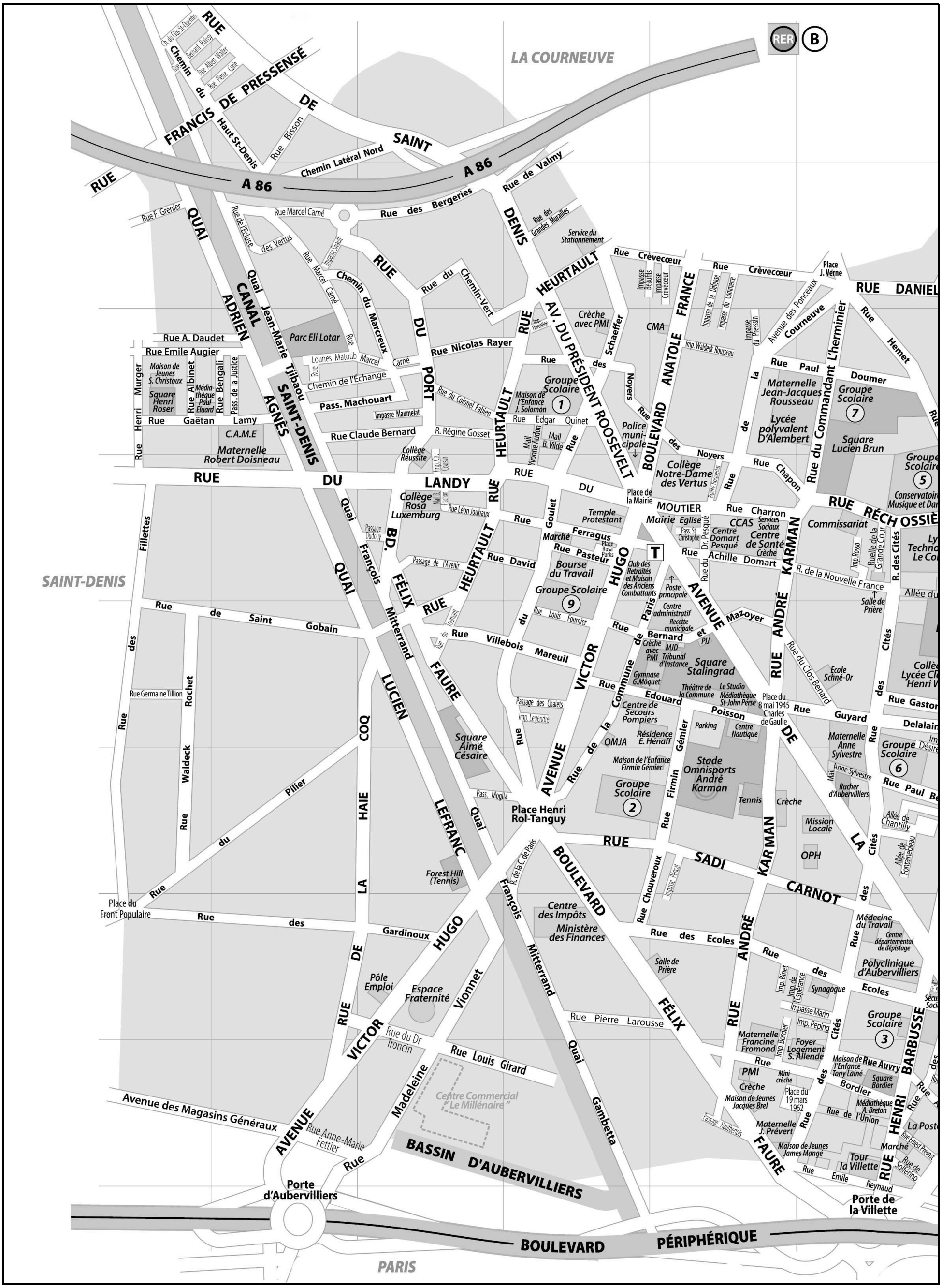
Extrait de la publication

« Les armes ne sont pas autre chose que l'essence des combattants mêmes. »

GUY DEBORD,
La société du spectacle

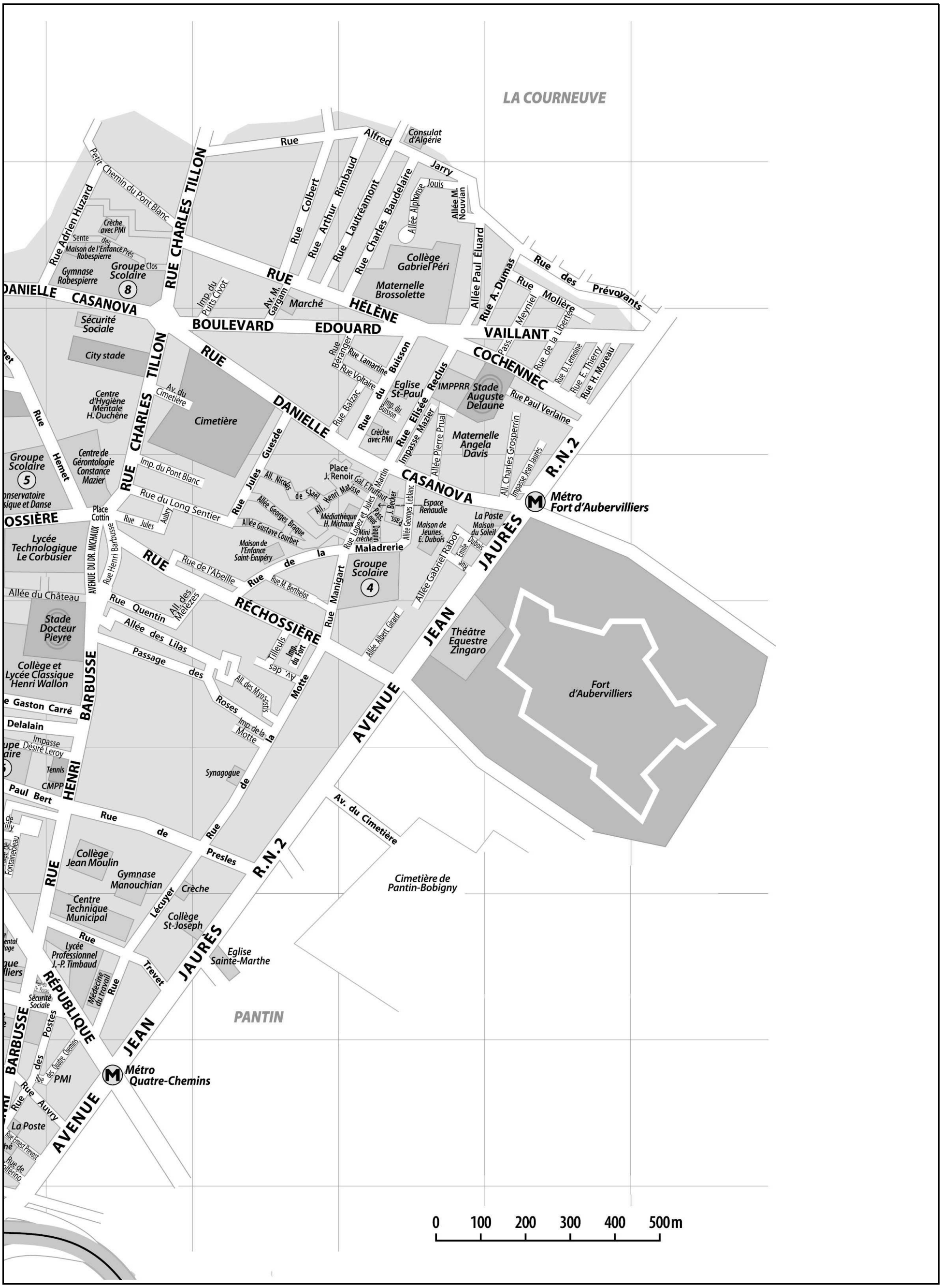
Extrait de la publication

AUBERVILLIERS



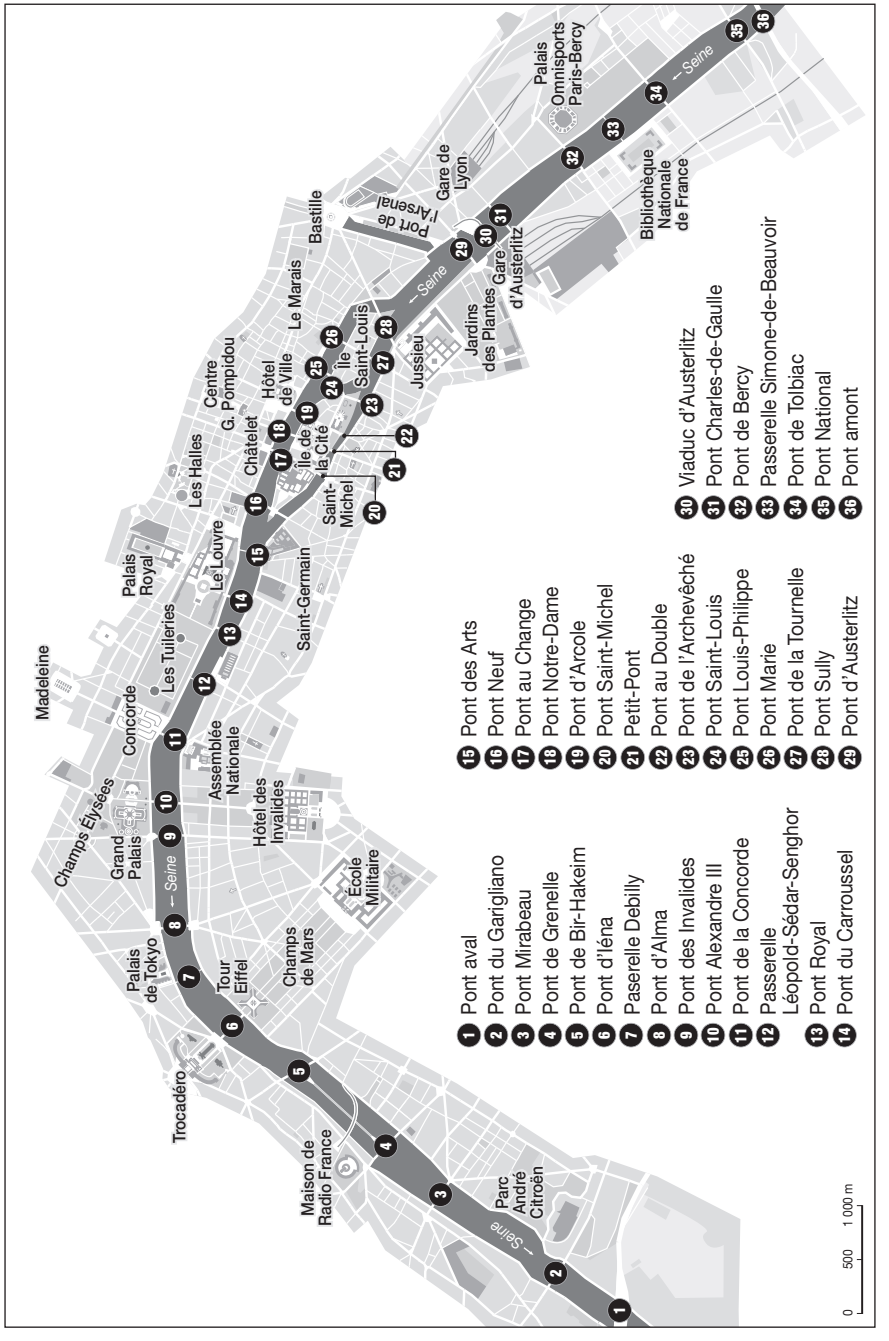
Extrait de la publication

AUBERVILLIERS



Extrait de la publication

LES PONTS DE PARIS



Extrait de la publication

CHAPITRE 1

Mardi 21 juin 2011
14 h 44
Aubervilliers, rue Régine-Gosset

Les armes, c'est comme les femmes, on les aime quand on les touche.

J'y ai touché très tôt — aux armes et aux femmes.

J'ai commencé avec un Colt Detective Special .38 à six coups. Avec des plaquettes en acajou sur la crosse. Redoutable petite arme de combat rapproché. Une blonde a suivi de près. Elle était allemande mais cela ne l'empêchait pas de devoir sa blondeur à l'eau oxygénée. J'avais treize ans, elle quatorze. C'est l'avantage des plages espagnoles d'apporter l'Allemagne sur un plateau. Depuis je suis resté fidèle aux deux — aux blondes comme aux armes, même si, arrivé à l'âge de trente ans, je me suis dit O.K., Diego, les brunes existent aussi.

Entre Diego Maradona, Diego Milito et Diego Forlán, j'ai l'impression de porter le prénom d'un footballeur. Finale nette. Droit au but. Je viens de Barcelone et j'ai déménagé autant de fois que le nombre de coups dans le chargeur d'un Beretta 92.

Quinze.

Extrait de la publication

Un jour, j'ai poussé la porte d'une ancienne hacienda à Aubervilliers, un squat de la rue Régine-Gosset, et j'ai décidé qu'avec mon frère Archibaldo, on avait plus le droit de s'installer que les rats. On les a descendus un par un. Depuis, on est devenus des Princes. On terrorise les rats, les rôdeurs et les branleurs. Notre jouet depuis l'enfance, c'est la peur.

Archibaldo, on ne l'appelle jamais comme ça. On a opté pour Archi — c'est suffisant. Et puis, rien de plus fort qu'Archi. Je crois que ça lui plaît, ce raccourci. Les parents ne pensent jamais qu'un prénom se répète à longueur de journée. Archi a toujours été plus dur que moi. Enfant, il refusait de manger des gâteaux. Jamais on n'aurait pu lui faire manger de la crème. *Il lui fallait du dur*. Des chips et des biscottes. Je crois qu'il était persuadé que s'il avalait du flan, il allait se ramollir. On ne pouvait lui ôter l'idée de la tête ni le ballon des pieds. C'est le meilleur dribbleur que je connaisse. Il a des jambes comme des mitraillettes.

Ce que je préfère, c'est le voir tirer ses cheveux noirs en arrière le matin et les lisser. S'il n'avait pas son air froid et buté, il passerait pour un danseur de tango. Archi est fier, avec un sale caractère, mais c'est mon frère et l'équipier le plus fiable du monde. On a grandi sans argent, et, sans argent, personne ne s'intéresse à ce que tu penses. Personne ne voit que tu es posé dans un coin à juste réclamer non qu'on te considère, mais qu'on te remarque. Pendant des années, on a été les fantômes d'une société qui se passait de nous. Jusqu'à ce que Pedro, notre père, se décide à lui apprendre le respect.

C'est par les armes et les femmes que l'on devient homme.

On a aussi une sœur, Adriana. Mais elle, on n'a pas raccourci son prénom. Elle ne l'aurait pas permis. Adriana n'a jamais dessoudé personne, elle ne vit que pour le trapèze. Nous trois, on est

Extrait de la publication

les voleurs et la volante. La plupart du temps, on croirait pourtant qu'il y a quarante mille kilomètres entre notre quartier général et sa roulotte aux faux ors du cirque Moreno de la porte d'Aubervilliers. Peut-être qu'elle comprendra, Adriana, que le monde dans lequel elle vit existe aussi peu que notre enfer. Avec Archi, on a fait notre choix, rien ne résiste au blé. On a misé sur le chemin le plus rapide. Celui où rien ne peut nous décevoir. Quand on dort sur l'idée du pire, on ne fait plus de cauchemars. Adriana, avec l'idéal, a choisi les montagnes russes.

Depuis la mort de nos parents, je me suis promis que rien ne nous ferait descendre. Rien, ni personne. Mais l'histoire, notre histoire, elle ne regarde que notre mémoire, et j'ai juré qu'elle resterait dans nos cerveaux. De vrais coffres blindés.

Je disais que j'aimais les armes. Certains trouvent qu'elles sentent la poudre. Vous trouvez peut-être qu'elles sentent le crime. Pour moi, elles sentent la liberté. Ce sont elles qui donnent la place la plus solide dans cette société. Sans ça, tu restes un esclave. Et moi je dis : plutôt crever que d'asservir ma volonté.

Calibrer, c'est décider de l'autorité.

La plupart des gens pensent que les braqueurs sont des tireurs d'élite qui achètent tranquille leur arme en descendant dans la cave d'une cité aussi pourrie que leur vie. Je leur propose de changer de destination, de passer d'Ibiza à Aubervilliers ou du côté de la porte de Bagnolet. Là, ils comprendront pourquoi je flippe quand je ne suis pas sûr de mes équipiers. Car parole, la passion des armes devient aussi rare que le sakkos de l'évêque sur le cul d'un cheval.

Avant de monter au braquo, j'ai des manies : il faut que je prépare tout moi-même — une arme doit être sûre à 100 %. Et puis je ne peux m'empêcher d'alterner les cartouches quand je garnis le chargeur. Ce geste frôle la superstition, mais je suis rongé par l'idée qu'avant de devenir allumée, la superstition est une bonne fille.

Extrait de la publication

Chez nous, la superstition sauve de la tombe.

Jamais deux cartouches de la même marque à la suite : je panache, simplement.

C'est ma parade, au cas où un lot serait foireux. Pour être cash, je veille même à l'orientation des marquages des cartouches dans le chargeur. Comme un minot peut se rendre taré à tourner les crayons de couleur d'une boîte jusqu'au parfait alignement des inscriptions.

Attention, plutôt me reconvertir que d'utiliser des cartouches asiatiques. Chacun son métier, moi, on ne me fera jamais prendre des PMC sous couvert que c'est bon marché. De la daube, même bon marché, reste de la daube.

Tester avant d'adopter. Personne ne me dissuadera d'essayer une nouvelle arme avant de m'en servir. La cave du bar de Mehdi est là pour, ou notre planque dans la forêt. Ni de vérifier les chargeurs, de toujours mettre une cartouche en moins pour ne pas les comprimer, ni de fourrer une arme de secours dans le vide-poches en cas d'embrouille sur le terrain. Le chargeur *made in China* d'un Norinco qui tombe en plein braquo, ce n'est pas du mythe.

Je ne veux pas faire le beau parleur mais l'habitude endort les réflexes. Le jour où on saisit ça, on devient professionnel. Le matin où vous vous croyez bon, vous serez mauvais. La porte ouverte au placard ou au cimetière.

Après ça, on peut vraiment parler de choix ?

Si je conçois qu'on apprécie une arme pour ses courbes affinées ou, au contraire, pour son côté austère, les bruits de quincaillerie me rendent dingue. Que ça gratte durant la course de détente et mon plaisir se barre. Le Beretta 92 est, lui, du pur son.

Pourtant, le jour où j'ai eu 5 000 euros à claquer, c'est un Colt 1900 que j'ai choisi.

Juste pour le plaisir.

Extrait de la publication

Pas question d'aller taper avec. Je le garde comme une maîtresse : je ne le sors jamais. Pour les affaires courantes, j'ai mon fidèle et les avant-bras qui vont avec : un israélien — le Desert Eagle, un pistolet semi-automatique de chez IMI, calibre .357, surpuissant. Droit passé de *Call of Duty 6* à mes mains. Si tu as des doigts de pianiste, persévère dans le récital.

Voilà pourquoi le jour où Sess Sylla, le géant malien de la cité du Pont-Blanc d'Aubervilliers, est venu me voir pour affaires avec son ombre Moussa, j'ai réfléchi plutôt trois fois qu'une.

Mon premier réflexe : refuser. On ne va pas au bal avec n'importe qui, même pour un beau buffet.

Sess fait une tête de plus que moi, avec une cicatrice sur la joue, souvenir laissé par la caresse d'une machette. Il a des bras comme des vérins. Sess dit que sa mère l'a fabriqué haut comme un baobab pour voir venir de loin les bacmen[1].

Rien à dire sur la cité du Pont-Blanc, elle a un bon pedigree. Elle nargue le commissariat. Pour être précis, elle est postée presque en face, à côté de la cité Jules-Vallès. Je ne sais ce qu'en pense le milieu de la chaussée de la rue Rechossière et sa ligne de coke et de sang. Faire du business avec un type qui a des lieutenants au nez poudré ne m'a jamais rassuré. La coke rend sûr de soi et c'est là que commencent les problèmes. Je suis déjà assez taré pour ne pas en rajouter.

En face de moi, quand Sess a fini son poulet *yassa* au chili — qui m'a sacré le plus grand cracheur de feu d'Auber' — j'ai dit : « Ça marche, Sess, je monte avec toi ou je t'envoie Archi. Mais pas de calibre. » Je sais que Sess fonctionne avec des équipes à tiroirs et que ses gremlins mutualisent les moyens. Chacun va piocher dans

1. Policiers de la BAC (brigade anticriminalité). *(Toutes les notes sont de l'auteur.)*

Extrait de la publication

une cave le nécessaire, du brassard de police au pistolet, en passant par la bombe lacrymogène ou la cagoule pour brouiller les ADN. Et les calibres des équipes à tiroirs, je ne veux même pas en entendre parler. Personne n'en prend soin, puisque personne n'est responsable.

C'est à ce moment-là que Sess s'est tourné vers moi, avec son sourire vicieux qui fait regretter qu'il ne tire pas la tronche, et qu'il a lancé :

« Y a pas de souci, Boss, juste une batte de base-ball. »

Extrait de la publication

CHAPITRE 2

Lundi 27 juin 2011
10 h 44
Paris XIX^e^, croisement du quai de la Seine
et de la rue Riquet, bar-PMU Le Bellerive

« Tu crois qu'ils vont venir, Marc ?

— Daoud est le tonton le plus fiable de la place de Paris et Sess le fils de pute le plus accompli d'Aubervilliers… Deux valeurs sûres… Ce sont des horloges, ces mecs. Trop déréglées pour être à l'heure, mais des horloges, t'inquiète, Nico. »

Marc Valparisis avait répondu sans quitter des yeux l'entrée du bar d'angle. À croire que son interlocuteur n'existait plus. Assis depuis deux heures dans un Trafic blanc aux glaces sans tain, leur *cuve*, il faisait de son paquet de cigarettes une compression à la César.

La façade crème et rouge de l'établissement avait des teintes douces qui ne cadraient pas avec la situation. Le soleil tapait déjà et cela non plus n'allait pas avec la matinée. Le bassin de la Villette décuplait cette impression de calme. Au milieu des immeubles parisiens, quelques tours gris morose poussaient comme par erreur.

« Et puis, Daoud a le bras tellement profond dans la came qu'il n'a aucune raison de nous retirer notre carte de fidélité. »

Après un temps, le lieutenant Valparisis ajouta :

« Nico, laisse un léger filet d'air pour qu'il n'y ait pas de buée. »

La buée était l'ennemie des flics, elle attirait l'attention sur les véhicules de planque. Nicolas Imbert obéit. Il obéissait à tout ce que lui disait le lieutenant Valparisis qui n'était pas né pour être contrarié, avec son mètre quatre-vingt-dix nerveux.

Lâchant son objectif, il fixa un instant son jeune collègue :

« Dis-moi, Nico, tu braques des bij'[1] ? T'as un vrai caleçon de fraqueur… Pardi, c'est de la soie, ton truc ?

— C'était mon anniversaire. Un cadeau…

— Eh bé, des goûts de voyou… Putain, reprit-il en soupirant, le pire, c'est d'être suspendu à l'arrivée d'une poignée de couillonas pour griller une cigarette… »

On était en juin et la journée annonçait des records de chaleur. Marc venait de l'Aveyron mais Nicolas du Nord, le soleil était son supplice. Au bout d'une heure de lutte contre la sueur, le jeune flic avait *débâché* et fini en caleçon. Il avait de belles jambes.

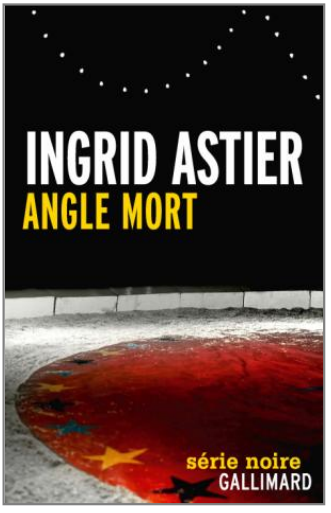
Pris en tenaille entre les avenues de Flandre et Jean-Jaurès qui se ruaient vers le nord-est de Paris, les quais du bassin de la Villette attiraient les contemplatifs. La diversité du quartier n'était pas qu'un alibi politique. Ici, elle résistait aux assauts et flâner valait un tour du monde bon marché.

Tout le groupe de répression du banditisme du 2e District de police judiciaire participait au dispositif pour sécuriser les hypothèses de fuite. La BRI[2] du quai des Orfèvres avait rappliqué en renfort. Le périphérique n'était pas loin et c'était une rampe de lancement pour les braqueurs. L'A1 avait aussi leurs faveurs, de même que l'A 86 — pour disparaître dans le 94. Marc Valparisis et

1. Bijouteries.
2. Brigade de recherche et d'intervention.

237027

Extrait de la publication



Angle mort
Ingrid Astier

Cette édition électronique du livre
Angle mort d'Ingrid Astier
a été réalisée le 31 mai 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135882 - Numéro d'édition : 237027).
Code Sodis : N51127 - ISBN : 9782072460210
Numéro d'édition : 237698.

Extrait de la publication